LE MYTHE DU GRAAL

Voici quelques années les Éditions Fideliter, de la Fraternité Saint Pie X, ont publié un ouvrage curieux intitulé la "Quête de Raphael" sorte de conte de fée pour grands enfants sur le thème de l'Eucharistie.

Selon son titre et son contenu, ce livre reçut une préface du Professeur Borella où ce gnostique guénonien, bien connu de nos lecteurs, put développer le thème du Graal auprès d'un public traditionnel plutôt méfiant à l'égard de cette notion pseudo-mystique.

Il nous a paru intéressant de reproduire ci-dessous une étude rédigée par un membre de notre Société et parue une première fois dans la revue "Culture-Foi-Tradition". Nos lecteurs pourront ainsi mieux apprécier à la fois le danger propre de ces notions ésotériques et l'habileté des gnostiques à s'avancer sous le couvert de propos apparemment chrétiens.

Le calice qui a servi à Notre Seigneur, à la Sainte Cène, pour opérer la première Consécration, aurait aussi été utilisé par des mains pieuses, pour recueillir le Précieux Sang tombant de la Croix. Cette relique insigne s'appelle le Graal. Elle aurait été conservée pendant un temps. Puis on l'aurait perdue. La *Queste du Graal* consiste à la retrouver. Tel est, dans l'esprit public, la substance de la légende. Comment, à première vue, apercevoir là quoique ce soit de répréhensible ?

C'est grâce au culte voué par les premiers chrétiens aux Instruments de la Passion que l'Eglise a conservé la Vraie Croix, le Voile de Véronique, la Sainte Tunique et le Saint Suaire. Pourquoi le Calice de la Cène ne bénéficierait-il pas, par anticipation sur sa découverte, de la même dévotion ? La légende du Graal peut bien appartenir à ce que l'on nomme le "merveilleux chrétien".

Malheureusement un examen un tant soit peu attentif des poèmes du Graal que le moyen-âge nous a laissés montre que l'origine puis l'élaboration du mythe ne sont pas, loin de là, indemnes d'influences hétérodoxes. Ce sont ces influences que nous essayerons, autant que nous le pourrons, d'élucider.

La première manifestation littéraire de la légende du Graal est le poème de PERCEVAL écrit par Chrétien de Troyes en 1190 environ. Voici le résumé de cette œuvre magistrale qui est la plus typique de la grande famille des poèmes et des romans graaliens.

Un chevalier est mort au cours d'un combat inégal, victime de sa folle témérité. Sa veuve, douloureuse et inquiète, veut à tout prix soustraire son fils unique, Perceval, à une pareille destinée. Elle l'emporte dans un manoir perdu au fond de la

forêt et elle l'élève, loin des hommes, dans l'ignorance surtout du métier des armes.

Quand Perceval fut âgé d'une vingtaine d'années, il rencontre un jour, dans une clairière proche du manoir, cinq magnifiques chevaliers. Le soleil fait étinceler leurs armures et leurs écus d'azur, de gueules, d'argent et d'or. Perceval entame avec eux une conversation qui va lui être fatale. En quelques instants il apprend tout ce que sa mère avait tant peiné à lui dissimuler. Émerveillé par les récits militaires qu'il entend, il décide sur le champ de se faire chevalier, et de retour au manoir de sa mère, il lui en fait la déclaration. En vain elle le supplie de ne pas l'abandonner. Il veut lui aussi partir à la cour d'Arthur, le Roi qui fait les chevaliers. Et il part en effet. Sa mère en mourra.

Le Roi Arthur accueille Perceval avec sympathie et le fait instruire dans la science chevaleresque. Et voici qu'un soir, alors qu'il a chevauché tout le jour avec l'intention de retourner au manoir de sa mère, qu'il désire revoir, Perceval parvient au bord d'une rivière. Sur une barque deux hommes sont assis, l'un gouverne, l'autre pêche. Le pêcheur indique à Perceval la route jusqu'au château où on l'hébergera pour la nuit.

Il y arrive. Le pont-levis s'abaisse dès qu'il approche. Il est reçu magnifiquement comme si on l'attendait. Le vieux châtelain, vêtu de pourpre, est .entouré de ses nombreux chevaliers ; mais il est étendu sur un lit car une ancienne blessure, que rien ne peut guérir, lui inflige une perpétuelle souffrance. Conquis par Perceval et par ses belles manières, il agrafe une épée à son baudrier, mais sans lui dire ce qu'il attend de lui.

Perceval, à peine ceint de son arme, va assister passif à une étrange cérémonie dans la grande salle du château du Roi Arthur. Un premier sergent s’avance porteur d'une lance dont la pointe saigne. Deux valets l'escortent tenant des cierges allumés. Vient ensuite une mystérieuse jeune fille : elle porte un Graal, c’est-à-dire un vase, un "veyssel" d'or pur, surmonté d'un couvercle crucifère, constellé de pierreries et rayonnant d'une splendeur surnaturelle. Une autre demoiselle la suit, charge d'un grand plat d'argent, c'est le tailloir. Le cortège traverse lentement la grande salle et disparaît.

Immobile et muet, Perceval contemple ces merveilles. Son esprit se remplit d'interrogations mais sa gorge est si serrée qu'il n'a pas la force de les exprimer. Et nous apprendrons que tel fut précisément son malheur. Plût au ciel qu'il les eut formulés devant le vieillard habillé de pourpre, car c’est ce que l'on attendait de lui.

Cependant aucune déception n’apparaît sur les visages, ni chez le vieux maître de maison, ni chez les chevaliers. Au contraire on le prie courtoisement de

s'asseoir à une table décorée et servie avec somptuosité. Il y prend un repas puis on le conduit à sa chambre. Il se couche et s'endort. Au matin il trouve ses armes et ses vêtements tout apprêtés pour le départ. Son cheval est scellé mais pas un valet d'écurie ne se montre. Il n'y a personne à qui parler dans ce château la veille au soir si animés. Le pont-levis s'abaisse puis se relève dès qu'il l'a franchi. Le voilà de nouveau chevauchant seul sur un chemin de campagne.

Tout à coup, sur la route qu'il suit, une ferme apparaît devant lui, énigmatique messagère. Elle apprend à Perceval que le vieil homme qui pêchait dans la rivière et le vieux châtelain allongé sur son lit ne sont qu'un seul et même personnage. C'est le ROI PÉCHEUR ou ROI MEHAIGNE (c'est-à-dire blessé), lequel attendait une fois encore d'être guéri par un nouveau visiteur. Il aurait suffi pour cela que Perceval lui fit cette simple demande :
"Quel est donc ce Graal ?"

Sa blessure aurait alors disparu, guérison qui, du même coup, aurait entraîné des bonheurs sans nombre, au château et dans la contrée. Perceval a eu le tort, au lieu de parler, de se renfermer dans le silence. Une grande chance lui a échappé.

Tel est le thème du "Perceval" de Chrétien de Troyes, qui malheureusement est mort sans avoir achevé son œuvre. Il abandonne donc son héros sur la route de l'aventure au moment où l'énigmatique messagère vient de s'évaporer. Mais le décor est en place, les principaux personnages ont commencé l'action, le style et l'ambiance sont créés. Il ne reste plus qu'à continuer l'édification du mythe en respectant le même symbolisme.

Plusieurs conteurs ont poursuivi l'ouvrage inachevé de Chrétien de Troyes. Ils y ont ajouté en fonction de leur esprit personnel, des épisodes qui paraissent assez discordants à première vue mais qui respectent remarquablement le thème inaugural.

Le plus remarquable des continuateurs de Chrétien de Troyes est, de l'avis unanime, Robert de Boron. On lui doit deux poèmes : l'ESTOIRE DOU GRAAL et la QUESTE. Il fut suivi par Gaucher de Denain, puis par Manessier et enfin par Gerbert de Montreuil. Tous les quatre ont porté les poèmes du Graal à un total de plus de soixante mille vers.

Mais des "continuations" en prose ont aussi été écrites. Voici les titres des principaux romans : "Estoire del Graal", "Estoire de Merlin", "Le Livre de Lancelot del Lac", "La Queste del Saint Graal", "La mort-Artu".

Toutes ces œuvres ont vu le jour, à très peu d'années d'intervalle, à la fin du XIIè siècle et au début du XIIIè siècle. Toutes sont dues à des auteurs français.

Mais un conteur allemand, Wolfram von Eschenbach, écrivit un dernier roman du Graal, sous le titre de "PARZIVAL". Cet ouvrage, bien que traitant un sujet analogue, diffère si profondément des contes français que nous lui consacrerons un paragraphe particulier.

Longtemps après, au XIV^{è} siècle, on voit apparaître des versions espagnoles, portugaises et irlandaises. Mais elles ne sont que des adaptations ou même de simples traductions des poèmes français.

Les contes du Graal mettent en scène, principalement, des chevaliers. Ils appartiennent donc à la littérature chevaleresque.

Quelle place y occupent-ils ? Doit-on les classer parmi les chansons de gestes ou parmi les romans courtois ?

Les CHANSONS DE GESTE sont des pièces épiques dont les plus belles et les plus caractéristiques retracent les guerres de Charlemagne et forment le "Cycle carolingien". On les psalmodiait, sur accompagnement de vielle, devant un public tout à fait populaire. Il ne fallait pas s'embarrasser de nuances excessives dans les sentiments ni de maniérisme dans l'expression. On devait se contenter d'émotions fortes dans une langue simple. Il convenait aussi que l'orthodoxie de la foi, unanimement reçue, ne fasse pas l'objet de la moindre réserve. D'où les magnifiques envolées épiques de la Chanson de Roland, type et chef d'œuvre du cycle carolingien.

Les ROMANS COURTOIS sont très différents. Et surtout ils s'adressent à un public restreint et raffiné, celui des cours seigneuriales. Ils ne sont pas destinés au public populaire. Ils sont remplis de souvenirs littéraires de l'antiquité grecque et latine. On y multiplie, en général, les épisodes galants.

Les contes du Graal ne font partie ni des chansons de geste dont ils n'ont pas la simplicité d'inspiration, ni des romans courtois dont ils ne partagent pas l'atmosphère antique. On les range parmi les CONTES BRETONS lesquels forment encore un genre tout à fait distinct, par l'ambiance celtique qui y règne, par les personnages mystérieux qui y apparaissent et par le théâtre armoricain et gallois dans lequel ils se déroulent. Les contes bretons sont d'une telle abondance qu'il a fallu les répartir en plusieurs cycles dont le principal est le CYCLE ARTHURIEN qui met en scène le Roi Arthur, sa cour et son château de Camaalot.

Mais la luxuriance de la littérature arthurienne est telle que l'on a dû la subdiviser en "sous-cycles", le plus homogène et le mieux caractérisé étant le SOUS-CYCLE DU GRAAL. Une quinzaine d'auteurs y ont travaillé.

Telle est la place du Graal dans la littérature chevaleresque. Il n'était pas mauvais de la préciser avant de l'analyser quant à son contenu.

A quelles SOURCES les conteurs du Graal ont-ils puisé leur inspiration ?
On leur connaît quatre sources distinctes : la légende du Roi Arthur, un groupe d'Évangiles apocryphes, les romans des Mabinogions et un livre perdu d'origine probablement arabe ou iranienne. Examinons maintenant chacune de ces sources.

LE ROI ARTHUR, avant de faire l'objet de récits légendaires, fut un très réel personnage historique. Arthur ou Arthus ou tout simplement Arthu est le chef des plus anciens occupants celtiques de la Grande Bretagne. Il organise, en 516 après Jésus-Christ, la résistance nationale et chrétienne contre les envahisseurs anglo-saxons qui étaient encore païens à cette époque.

A la tête des Bretons, Arthur infligea d'abord, à Badon-Hill, une défaite aux Anglo-saxons. La victoire ne fut pas facile puisqu'elle exigea, dit-on, douze batailles. Arthur rétablit en Grande-Bretagne le christianisme compromis par les envahisseurs. Son règne fut court ; il ne dura que dix ans ; mais il a laissé un souvenir ineffaçable.

Là se borne le fait historique : un Roi chrétien inflige une défaite à un envahisseur païen. C'est sur ce thème simple que va se broder la légende. C'est à ce titre qu'Arthur, ses chevaliers, ses capitaines, sa cour et son château vont subsister dans la mémoire populaire pendant plus de quatre siècles, durant lesquels la nostalgie arturienne va alimenter les imaginations. Le prestigieux souvenir historique prendra une forme littéraire au XI^{è} et au XII^{è} siècles, époque d'éclosion des romans du "Cycle arthurien", appelés aussi Romans de LA TABLE RONDE.

Les principaux personnages qui gravitent autour du Roi Arthur sont Merlin l'enchanteur, son fidèle compagnon, Frec, Wigamur, Gauriel, Lancelot et enfin Tristan et Yseult dont les aventures sentimentales, un peu troubles, sont si nombreuses qu'on les a réunies en un "sous-cycle" des romans de la table ronde, et qui forment comme le pendant du "sous-cycle graalien".

Certains ÉVANGILES APOCRYPHES ont apporté aux conteurs du Graal le fond anecdotique de leur trame religieuse. C'est en effet dans les textes apocryphes, et non pas dans les textes canoniques, que l'on trouve mentionné l'épisode de Joseph d'Arimathie recueillant, dans le Saint Graal le précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Des chercheurs modernes sont parvenus à identifier les apocryphes dont les "vieux romanciers" se sont servis . "Le protévangile de Jacques", "Le Pseudo-Evangile de Nicodème", les "Gesta Pilati", la "Vindicta Salvatoris" (appelée aussi "Histoire de Vespasien") et enfin une série

de documents que l'on réunit sous le nom de "Histoire apocryphe de la Sainte-Croix".

Aucun de ces textes, qui sont d'ailleurs d'anciennetés diverses, n'a été accepté par l'Eglise dans le canon des Ecritures. Ce que l'on y trouve est donc sujet à caution. Or le thème qui fait la base du mythe provient de ces textes apocryphes: la prétendue apparition de Jésus à Joseph d'Arimathie au cours de laquelle le Sauveur lui aurait remis le Graal dont on se serait servi pour recueillir son Sang. Cet épisode essentiel, d'où le reste de la Légende va être déduit, n'est pas certifié par le Magistère. Il n'est pas du tout certain que le Graal ait eu une existence réelle.

LES ROMANS DES MABINOGIONS. Un "Mabinogion" est, dans la langue du Pays de Galles, un aspirant à la profession de Barde. Ce mot a fini par désigner le "Chaudron magique" dont les Bardes avaient coutume de se servir. Les chaudrons magiques, d'où provenaient toutes sortes de mets et de richesses, équivalent, assurent les auteurs, aux "cornes d'abondance" de la mythologie gréco-latine. Les "Romans des Mabinogions" sont des Contes Bretons où apparaissent ces chaudrons et ces bardes. Les noms des héros en portent, dit-on, la trace. Le radical gallois qui désigne couramment le chaudron est "per". Or le nom des personnages de ces romans est précisément Peredur qui s'est transformé, en passant sur le continent, en Perlesvaus puis en Perceval. Beaucoup de critiques font figurer les "Mabinogions" parmi les sources qui furent utilisées par les conteurs du Graal.

UN LIVRE PERDU. Le chroniqueur cistercien Hélinand de Froidmont, qui écrivait en 1204 au plus tard, affirme l'existence d'un livre qu'il fait remonter à l'an 718 de notre ère ; il sait qu'il s'en trouve quelques exemplaires en français entre les mains de certains Seigneurs dispersés. A son grand regret Hélinand de Froidmont n'a pas pu le lire ; il en connaît seulement l'existence et l'intérêt.

Quant à Robert de Boron, l'un des principaux conteurs du Graal, il parle d'un "grand livre" dont il dit : "La sunt li grant secré escrit, qu'on nomme le Graal". Robert de Boron est catégorique : il a connu le livre par son seigneur Gauthier de Montbéliard ; s'il n'a pu en rapporter que quelques parties, c'est que le texte qu'il a eu entre les nains était incomplet.

Chrétien de Troyes, lui aussi, dans la préface de son "Perceval", affirme devoir la matière de son poème à un livre que lui a remis le comte Philippe de Flandre : "Ce est li contes del Graal don li cuens li bailla le livre".

Le poète allemand Wolfran von Eschenbach, auteur d'un roman du Graal intitulé "Parzival", indique qu'il s'est inspiré d'un certain "Kyot le Provençal, le maître

bien connu, écrit-il, qui trouva à Tolède la matière de cette aventure, notée en écriture arabe".

On voit, grâce à tous ces témoignages, que le livre perdu a tout de même laissé passablement de traces. On est fortement tenté de matérialiser dans ce livre l'influence des contes iraniens que les critiques modernes, et surtout Henri Corbin, discernent dans les poèmes et les romans français du Graal. On voit, quand on examine toutes ces sources, que l'inspiration chrétienne, à l'origine du Graal, est donc fortement mélangée d'éléments hétérodoxes.

Dans les récits du Graal, quand on passe d'un auteur à l'autre, il faut s'attendre à des variantes pour toute la partie anecdotique. La continuité et l'homogénéité se rencontrent au contraire dans la partie allégorique.

Selon Robert de Boron, Joseph d'Arimathie fonda une petite communauté religieuse avec les membres de sa famille et quelques Juifs convertis. Et il institua le RITE DE LA TABLE pour honorer le Graal dont il venait de recevoir la garde. Il dit peu de chose de ce rite si ce n'est qu'il était de type eucharistique. Il ne fait pas de doute que le Graal nourrit son gardien.

Après la mort de Joseph d'Arimathie, la relique est confiée à Bron, son beau frère, qui la transporte en Angleterre. La petite communauté familiale, guidée par Alain, fils de Bron, erre à travers le monde avant de rejoindre le Graal, en Angleterre, où Bron l'a apporté. Dans cette version, Perceval est donné comme fils d'Alain. Mais il est séparé de son père dont il a perdu la trace. Bron est alors le "Roi Pêcheur". Perceval est l'Élu destiné à retrouver le Graal.

Mais chez les "continuateurs" de Robert de Boron on assiste à une substitution de Perceval par Galaad. Perceval échoue dans sa quête du Graal parce qu'il n'est pas assez impeccable. Et c'est finalement Galaad, le chevalier "spirituel" sans reproche qui trouve et contemple le mystère du Graal. Des prodiges incessants jalonnent ces péripéties.

Après la mort de Bron, c'est Joséphé, le fils de Joseph d'Arimathie, qui va prendre la direction de la communauté du Graal et y jouer le rôle du grand prêtre. Le personnage du "Roi Pêcheur", lui aussi, se perpétue à travers les différentes continuations. Il y aura une véritable dynastie de ces rois, mais tous habiteront le château de CORBENYC. Il ne faudrait pas cependant rechercher une trop grande rigueur dans leur généalogie.

Le "Roi Pêcheur" se confond le plus souvent, mais pas toujours, avec le "Roi Méhaigné", c'est-à-dire Blessé, comme nous l'avons vu dans la version de Chrétien de Troyes ; chez d'autres, les deux personnages sont distincts.

Certaines versions intercalent, à divers endroits du récit, l'épisode de la NEF DE SALOMON. Nous sommes reportés aux temps anciens et on nous montre le Roi Salomon à qui la révélation est faite que l'un de ses descendants découvrira le Graal. Il fait alors construire une nef de bois incorruptible au centre de laquelle il place un lit surmonté de trois fuseaux. Sur le lit il dépose "une épée aux étranges lanières" ; les lanières de cette épée, en effet, sont faite de vile étoupe ; mais plus tard une vierge les remplacera par de nouvelles lanières faites avec sa propre chevelure. Cette épée est destinée à l'Élu. Avec elle il frappera le "Coup douloureux" annonciateur des dernières aventures.

L'épisode du palais de Sarraz est l'un des plus constant et c'est aussi celui qui permet le mieux de juger l'esprit du mythe graalien. A la suite de circonstances qui varient d'une version à l'autre, la communauté de Joséphé se transporte, escortant le Graal et la "Lance qui saigne", toujours inséparables, dans la mystérieuse cité de SARRAZ (du nom de son Roi-fondateur). Ce mot rappelle évidemment les Sarrazins. On nous révèle que cette cité de Sarraz est une figure de la Jérusalem céleste. Dans son enceinte on trouve le PALAIS SPIRITUEL destiné à abriter le triomphe du Graal quand l'Élu aura été jugé digne de le découvrir. Deux rois sarrazins, Mordrain et Nascien, se convertissent au graal.

C'est dans le palais spirituel de Sarraz, au cours d'une merveilleuse vision, que le Christ institue un NOUVEAU SACERDOCE SPIRITUEL. Il apparaît à la communauté pour sacrer évêque, de ses propres mains, Joséphé, fils de Joseph d'Arimathie (lui conférant ainsi la plénitude du Sacerdoce). Sur l'autel, entre la lance et le Graal, apparaît un second vase d'or d'origine céleste ; tantôt il se distingue du Graal de la Cène, tantôt il se confond avec lui. Imprécision qui entretient l'atmosphère trouble si caractéristique de ces récits.

A quelques temps de son sacre, Joséphé, le nouvel évêque "spirituel", célèbre un "Rite de la Table" au cours duquel le Christ se manifeste de nouveau et promulgue le privilège du "petit peuple nouvellement né de la naissance spirituelle". Nascien, roi sarrazin nouvellement converti, ravi en extase, voit dans le Graal la prophétie de la restauration finale. Joséphé est blessé par la lance dont le fer demeure dans la plaie.

Mais Perceval, Bohort et Galaad, qui ont mené leur quête de concert, arrivent à Sarraz. Ils touchent au but tous les trois mais un seul va l'emporter. Il est annoncé que l'Élu ne sera pas Perceval (pourtant pressenti au début) mais Galaad, le chevalier "spirituel".

Devant le Graal entouré d'une lumière surnaturelle, Galaad est saisi par l'UNIO MYSTICA, prélude de la vision béatifique céleste. Aussitôt Galaad guérit Joséphé que la "lance qui saigne" a blessé. Ainsi la légende du Graal, commencée dans le culte d'une insigne relique du repas eucharistique de Jésus, se termine par les

noces spirituelles qui constituent l'aboutissement de la vie mystique. L'impression d'une intense vie chrétienne se maintient d'un bout à l'autre. Rien d'étonnant à ce que certains critiques modernes voient, dans les romans graaliens, la marque d'une influence cistercienne très accusée.

Mais le christianisme du Graal est-il aussi orthodoxe qu'il en a l'air ?

Pour répondre à cette question nous essayerons de percer les allégories contenues dans les personnages, les objets et les rites. C'est là que se cache tout l'ésotérisme du Graal.

LES PERSONNAGES : Leurs aventures subissent des variantes d'une version à l'autre. Mais l'allégorie qu'ils incarnent reste la même partout. Le Roi Arthur recrute et forme la plupart des chevaliers du Graal. Son château de Camaalot en est comme le prytanée. Ces chevaliers représentent les divers degrés d'avancement de l'âme dans la vie mystique. Au bas de l'échelle se place Gauvain, le type du soldat "terrien", c'est-à-dire ras-de-terre, intrépide et rigoureux mais sans idéal. En haut culmine Galaad, le chevalier "célestien" par excellence. Entre les deux s'échelonnent Bohort, Aiol, Doon, Tyolet, Fergus, Lancelot, sans oublier Perceval qui, lui aussi, est passé par Camaalot.

Merlin l'enchanteur, l'inséparable compagnon du Roi Arthur, apparaît assez peu dans le Graal. Il est surtout un personnage arthurien.

Les femmes ne sont pas nombreuses. Blanchefleur et Hélaine appartiennent surtout, elles aussi, à la "Table ronde". Guénièvre, épouse du Roi Arthur est courtisée par Lancelot. Plusieurs "jeunes filles énigmatiques" font de mystérieuses apparitions dans le liturgie, elles transmettent des messages ou des avertissements. On ne sait d'où elles viennent. L'une d'elles, cependant, est la sœur de Perceval.

Les "Rois Pêcheurs", qui sont aussi parfois les "Rois Méhaignés" (blessés), habitent le château de Corbényc, qui est beaucoup plus "spirituel" que celui de Camaalot. Ils constituent une sorte de dynastie dont l'origine remonte en principe à Joseph d'Arimathie. Ils ont été constitués gardiens du Graal qui les nourrit.

Mais que représentent-ils si ce n'est l'attente de l'Élu et donc de la "grande Révélation" qu'il doit apporter ?

Les commentateurs modernes ne fournissent pas d'explications très claires.

Les Rois sarrazins convertis ne sont que deux : Mordrain et Nascien.

Mais à quoi sont-ils convertis ? Au catholicisme romain ?

Certes pas. Ils sont convertis au Graal.

Des ermites apparaissent dans les moments de trouble pour confesser les chevaliers ou leur donner des conseils. L'un d'eux s'appelle Nascien, mais il n'a rien de commun avec le roi sarrazin converti ; c'est un tout autre personnage sous ce même nom de Nascien. Le clergé séculier n'apparaît jamais dans les récits du Graal. On y rencontre des chapelles, des monastères, des "blanches abbayes", mais jamais des églises de paroisses et des cathédrales, jamais l'évêque résident.

LES OBJETS. Le plus prestigieux est évidemment le Graal. Il contient tantôt le Précieux Sang, tantôt des hosties. Mais il a aussi une valeur en lui-même car il constitue un mystère à élucider. Seul l'Élu, d'abord, puis après lui, une petite élite pourront atteindre cette gnose, c'est-à-dire la compréhension de ce mystère. En attendant, nul profane ne doit contempler le Saint Veyssel. En cela au Moins il se distingue du Saint Sacrement Exposé, en usage dans la véritable Eglise institutionnelle, lequel est au contraire destiné à l'adoration populaire.

La "Lance qui saigne" forme avec le Graal un binôme inséparable. Quand ils processionnent, c'est ensemble. Cette lance est celle de Longin, bien entendu, celle qui a ouvert le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les exégètes actuels se complaisent dans des commentaires sur le binôme Lance-Graal. Ils y voient, on pouvait s'y attendre, l'allégorie du masculin et du féminin.

Le tailloir est le plat qui a contenu l'agneau pascal de la Cène. Dans nos romans, il joue un rôle équivoque, en concurrence avec le Graal lui-même. On peut se demander s'il ne représente pas, en sourdine, un Graal plus ou moins hébraïque.

L'épée fait de fréquentes apparitions mais on voit qu'elle est un vestige des romans arthuriens. L'épée entraîne beaucoup de malheurs. Elle blesse le Roi et rend la terre stérile. Finalement elle se brise et il faudra que l'Élu Galaad la ressoude.

LES RITES du Graal sont nettement ésotériques. Le prototype nous en a été montré par le "Rite de la Table" célébré par Joseph d'Arimathie entouré de sa petite communauté. On sait aussi qu'une "Messe du Graal" est célébrée chaque nuit au château de Corbényc, mais on ne nous dit pas ce qui s'y passe. Nous assistons surtout à deux de ces messes : la première en présence de Galaad et de ses onze compagnons à Corbényc ; la seconde au "Palais spirituel" de Sarraz le jour de la mort extatique de Galaad ; le célébrant est alors Joséphé qui descend du ciel sur un trône soutenu par quatre anges.

Le sacerdoce spirituel dont Joséphé est investi par Jésus-Christ Lui-même est présenté comme supérieur à celui de Pierre. Certes Pierre et le sacerdoce hiérarchique ne sont pas inconnus dans les romans du Graal. Un certain Perron appa-

raît dans l’Estoire de Robert de Boron. Mais il est toujours relégué au second plan, à celui d'acolyte. Bien plus, il reçoit son enseignement des autres personnages du Graal. L'Eglise de Pierre est chargée d'annoncer l'arrivée future de l'Eglise spirituelle. Perron est absent du "Palais spirituel" de Sarraz quand Joséphé reçoit la plénitude du sacerdoce. C'est Joséphé qui est le véritable pasteur des compagnons du Graal. Ajoutons à cela que fréquentes sont les cérémonies plus ou Moins clairement initiatiques.

Les conteurs qui ont participé à l'élaboration du mythe étaient tous contemporains les uns des autres. Ils ont tous vécu à la fin du XIIè siècle et au début du XIIIè . On peut donc se demander s'ils ne constituaient pas une sorte de confrérie spirituelle, plus ou moins cohérente, comme cela était fréquent à cette époque.

Peut-on supposer qu'une influence cathare se soit exercée sur eux ?

On l'a avancé parfois mais c'est peu probable car on ne trouve, dans la mystique du Graal, aucune trace du manichéisme radical qui est si caractéristique de la pensée albigeoise.

Appartenaient-ils à quelque filière "johannique" ?

Probablement pas, puisque ce n'est pas saint Jean qui est présenté comme détenteur du sacerdoce spirituel, mais Joséphé, fils de Joseph d'Arimathie. On peut exclure le johannisme proprement dit.

Quelques commentateurs modernes font remarquer que les romans du Graal sont contemporains de Joachim de Flore, cet ancien cistercien italien qui enseignait l'imminence de l'âge du Saint Esprit. Pour lui, l'histoire du salut se divise en trois âges : l'âge du Père qui coïncide avec l'Ancien Testament, l'âge du Fils qui correspond au Nouveau Testament et l'âge du Saint Esprit qui est celui des derniers temps dans lesquels nous serions entrés. Or quelques franciscains Dissidents rejoignirent les disciples de Joachim de Flore. Ils prirent précisément le nom de "spirituels". Leur influence s'exerça rapidement en France et en Angleterre, surtout dans la noblesse.

Un tel apparentement, même s’il n'est pas très organisé, expliquerait le "messianisme spirituel" dont les Poèmes et les romans du Graal sont imprégnés. On comprendrait alors très bien la communauté des "pauvres spirituels" de Joséphé, gardienne du Graal et détentrice d'un secret dont la révélation marquera l'avènement du Saint Esprit.

Ce qui est certain, c’est qu'il y a, dans "l'art confus de nos vieux romanciers" comme disait Boisleau, d'innombrables sous-entendus. qui mettent leur œuvre collective tout à fait en marge du christianisme orthodoxe.

WOLFRAM VON ESCHENBACH est le dernier en date des auteurs du Graal. Il était originaire du Palatinat. Ses deux ouvrages principaux : "Titurel" et "Parzival" ont été composés en 1200 et 1220. Avec lui le mythe prend une tournure nettement ésotérique, on peut même dire gnostique. Les sources arabes que nous avons signalées deviennent patentes. Le Graal n'est plus le "Saint Veyssel" chanté par Chrétien de Troyes. C'est une énorme émeraude creusée en forme de Calice et tombée du front de Lucifer quand il fut précipité du ciel.

C'est Wolfram von Eschenbach qui fait le plus clairement allusion à ce "Maître Kyot qui trouva à Tolède la matière de cette aventure, notée en écriture arabe". Matière qui est devenue la trame de son poème. Aussi délaisse-t-il le monde arthurien pour lui substituer un monde oriental. Le centre de ses aventures ne sera plus le château de Corbényc, ni même le palais spirituel de Sarraz. La pierre d'émeraude en forme de calice sera conservée au château de MONTSALVAGE. Des templiers seront les gardiens de ce nouveau Graal dont on peut se demander s'il est chrétien ou luciférien.

Certes l'ancien décor n'est pas totalement abandonné. C'est ainsi que, seuls, des êtres purs peuvent soulever et porter la pierre. Tous les ans, le Vendredi Saint, son pouvoir merveilleux est renouvelé par une hostie qu'une colombe apporte du ciel. On n'abandonne pas totalement le christianisme, ce qui serait impossible à cette époque. Simplement on le mitige.

La "Queste", elle non plus, ne se déroule pas de la même façon. La nouvelle quête du Graal devient la progression de Parzival, d'obstacle en obstacle, vers le monde de l'absolu situé hors du temps et de l'espace. A ce monde cependant Parzival appartient déjà, sans le savoir, de par sa nature même. La montée vers le Graal, symbole de l'absolu, lui fait prendre conscience de sa véritable nature. Cette idée est typiquement gnostique. Le Graal de Wolfram von Eschenbach s'embrume aussi d'astrologie et d'alchimie.

Ainsi est créé le Graal germanique qui sommeillera longtemps et que Richard Wagner réveillera six siècles plus tard. Pour composer le livret de Parsifal, qui fut son dernier opéra, Wagner a fait un travail de synthèse. Il n'a pas délaissé entièrement les romans français. Il s'en inspire en particulier pour la scène finale de la cérémonie de la Cène. Mais pour la marche funèbre de Titurel, par exemple, il revient à Wolfram von Eschenbach. C'est le château de Montsalvat, et non plus celui de Corbényc, qui abrite le Graal germanique. L'Élu n'est plus Galaad, mais Parsifal.

De nos jours les contes du Graal font l'objet d'une étude poussée de la part de certains intellectuels. Des sociétés savantes se sont même créées pour la compilation de ces vieux textes. Une certaine vogue, dans le grand public, commence à se dessiner. Parmi les ouvrages d'étude on peut citer :

"Sentiers dans la Forêt du Graal" par Pierre David, Coimbra 1943.

"Lumière du Graal", recueil collectif des Cahiers du Sud, Paris 1951.

"La Queste del Saint Graal, Roman cistercien" par Irénée Vallery-Radot, Belgique 1956.

"L'Islam et le Graal", par Pierre Ponsoye, Paris 1957.

Devant la réalité de l'engouement public ou que ce soit au contraire pour le stimuler, toujours est-il que le C.N.R.S. a réuni à Strasbourg en 1954, un Colloque International sur le sujet : "Les Romans du Graal dans la Littérature des XII^{è} et XIII^{è} siècles", Colloque auquel ont participé des universitaires et des écrivains de grande valeur mais dont l'orientation n'était pas particulièrement chrétienne.

Le mythe du Graal est un véhicule idéal pour les néo-gnostiques qui travaillent à familiariser les traditionalistes avec l'idée d'un ésotérisme chrétien.

En effet, cette légende reste, dans l'esprit du grand public, inséparable du christianisme le plus sûr, du fait de son origine et du fait de son épilogue : l'origine c'est le calice de la Cène et l'épilogue, c'est la mort extatique du chevalier sans reproche. Insérée entre ces deux extrêmes, la légende n'inspire donc aucune méfiance à priori. Elle bénéficie au contraire d'un préjugé favorable. Les lecteurs non prévenu, courent donc le risque de se laisser séduire par le christianisme "spirituel" et extra-hiérarchique de ces poèmes dont le charme celtique et chevaleresque opère encore sur bien des esprits.

Et pourtant la participation des doctrines hétérodoxes dans les romans du Graal est très substantielle. Elle est mise en évidence par une foule d'ouvrages récents. L'influence des contes arabes à l'origine de nos récits moyenâgeux intéresse particulièrement les chercheurs modernes. Henri Corbin estime qu'il existe, dans les contes épiques de l'Iran, l'équivalent du Graal. Ce Graal iranien n'est autre, selon lui, que la "Coupe merveilleuse" de Djmeshid dans laquelle le "Roi Mystique" voit l'univers tout entier. Il traite ce sujet dans son livre "'De l'Épopée héroïque à l'Épopée mystique". Il le creuse encore davantage dans l'ouvrage "En Islam Iranien" où il consacre le chapitre "La Lumière de Gloire et le Saint Graal" à cette question de l'équivalent iranien et islamique du Graal chrétien.

Deux livres récents sont aptes à montrer l'ardeur presque fanatique des néo-hermétistes à exciter l'intérêt du grand public pour les romans du Graal :

"Perceval et l'Initiation" par Pierre Gallois, aux Éditions du Sirac, 1972

et "Le mythe du Graal et l'Idée Impériale Gibeline" par Julius Evola.

Si l'on veut bien se reporter à ces deux ouvrages, on verra que nous n'exagérons pas le danger.

Jean VAQUIÉ
1989

TABLE DES MATIÈRES

LES PRINCIPES DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE MYSTIQUE	1
L'ILLUMINATION INITIATIQUE	12
QUELQUES DÉFINITIONS CONCERNANT LE SYMBOLISME CHRÉTIEN	19
A PROPOS DE LA CONTRE-EGLISE	23
I. La doctrine des inimitiés	23
II Pluralisme, Syncrétisme et Œcuménisme	25
III Les deux corps mystiques	27
IV La vraie et la fausse mystique	28
V La nature du paganisme ancien et moderne	29
VI La nature de l'Initiation	31
VII Le problème de l'ésotérisme	32
VIII Les difficultés de la Kabbale	39
Conclusion	40
LE MYTHE DE LA BONNE GNOSE	42
GNOSE CHRÉTIENNE ET GNOSE ANTI-CHRÉTIENNE	44
LE MYTHE DU GRAAL	46